

Routes et réseaux Ou le parcours de la société et de l'individu

Jacques Alexandre Mascotto

Numéro 12, été 1990

La route

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mascotto, J. A. (1990). Routes et réseaux : ou le parcours de la société et de l'individu. *Ciel variable*, (12), 9–11.

R

« **A** mesure que l'Occident s'enlise dans la tranquillité marchande,
s'enfonce dans les marasmes du calcul et du profit,
la route éveille chez les illuminés et les poètes le désir de la vraie vie,
de la chair et de la peau, de l'âme et des passions. »

ou
le parcours
de la
société
et de
l'individu

ET

R

O

U

T

É

S

E

A

U

X

S

INTROÏT

La société n'est pas évidente. Comment est-elle possible? Cette question est plantée au cœur du social telle une épée dans la chair. Le questionnement sur soi-même est la nature vraie du social qui tire son identité de l'écart mythique, religieux ou problématique d'avec le non-social, le non-humain. Le social revêt des formes conflictuelles, violentes, contradictoires: rites, guerres, fêtes, dépenses d'énergie — comme si la vie en société devait toujours faire la part entre la collectivité humaine et les Dieux, entre les vivants et les morts. La transmission, c'est la transmission d'une ignorance cultivée — et c'est la définition de la culture indéfinissable. La société se transmet en cultivant la part maudite, la part réservée à l'Altérité d'où elle tire sa connaissance de soi — à partir d'une non-connaissance radicale (l'Autre, la Mort, les Dieux, le Miracle, le Mystère) qui est le fondement sans fond de sa reconnaissance. Chaque rupture, chaque révolution, chaque intermittence apparaît comme la nécessité absolue de redéfinir la part maudite, de redessiner à dessein la part de soi et de l'Autre dans l'anticipation d'une fin toujours possible et dans la représentation d'un destin. En définitive, le social est une part exceptionnelle qu'il appartient à la culture de cultiver. La société est cette totalité monstrueuse et miraculeuse, une contrainte et une nécessité. De cette ambivalence surgissent le désir de rupture et la volonté de mémoire, le désir de projection dans l'au-delà — ailleurs est toujours

nouveau —, et la volonté de retourner en-deçà. L'utopie des origines est l'horizon, la fin est le commencement. L'écart entre le social et le non-social, entre l'humain et le non-humain est le domaine de l'utopie jalonné par les crises, sillonné par les ruptures, les failles — les remises en question.

Dessiner des routes, des chemins, des voies participe de cette culture de l'Altérité, ressortit aux modalités sociales du face à face avec l'Altérité, de la rencontre, de l'expectation. Le pays est pays en cela qu'il trace des chemins dans le paysage. Sans pays ainsi défini et sans paysage ainsi modelé, il ne saurait y avoir de dépaysement. Il faut habiter un pays lui-même serti dans le paysage pour être dépaycé.

LES MOTS

Pagus, hortus, locus: paysage, jardin, lieu — la racine indo-européenne est **ghorto**. D'où dérivent *enclos, yard, cour, grad* (Leningrad = le jardin de Lénine). Mais aussi *cohorte, camp, campement*. *Ghorto* signifie le lieu retranché, la cellule de regroupement, un espace clos. La fermeture équivaut à la solidarité organique, à l'élaboration du site, du lieu. La route est précisément cette modalité d'accès aux enclos, aux jardins, aux regroupements étrangers. La route suggère le passage d'un lieu — forcément enclos, dessiné, protégé à un autre lieu. *Hortus, hostes, hospices*. Le jardin accueille l'hôte et l'ennemi. Tel autre peut se révéler hospitalier ou inhospitalier. Dans tous les cas, dans la généalogie de la socialité occidentale, la fermeture suggère et suppose l'ouverture. Si on ouvre les bras à quelqu'un, c'est qu'on peut l'enlacer et les refermer autour de lui. La culture est toujours horticulture, culture de l'*hortus*, de l'*hospites* et de l'*hostes* avec le sens que l'autre, l'étranger peut aussi être un ennemi.

LES ÉPOQUES

La route traverse l'histoire des sociétés. Au Moyen Âge, elle représentait le salut pour le serf qui déguerpi-sait. Elle conduisait aux repaires, aux recoins, aux grottes, aux forêts — là où les routes se perdaient dans le paysage hostile, dans l'anti-paysage — des seins maternels protecteurs. Les hommes et les femmes prenaient les sentiers des

loux, côtoyaient les bêtes sauvages. La route signifiait le refus; des rebelles, des réfractaires, des insoumis, des clandestins la prenaient. Ils y vivaient en marge.

Avec la mise en place de la modernité, l'intrusion et l'extension du capitalisme, le développement de la civilisation industrielle, la route représente le refus d'obéir et d'obtempérer, elle accueille les déclassés et les marginaux pourchassés par les gendarmes du Capital qui a besoin d'une main-d'œuvre servile. La route symbolise le désordre, la rupture de ban. À mesure que l'Occident s'enlise dans la tranquillité marchande, s'enfonce dans les marasmes du calcul et du profit, la route éveille chez les illuminés et les poètes le désir de la vraie vie, de la chair et de la peau, de l'âme et des passions. Baudelaire, Rimbaud et Gauguin.



À ce moment, dans l'optique du pouvoir, la route se matérialise, se réifie : circulation marchande, échanges de capitaux, importations et exportations. Cependant, avec l'extension des voies de communication, la modernité accouche d'un phénomène extraordinaire d'échanges de toutes sortes. Parallèlement aux marchandises, les individus voyagent et partent à la découverte du monde. Il y a un usage du train et de l'automobile, des voies terrestres et maritimes qui échappe à la valeur marchande. Cette valeur s'inscrit elle-même dans l'objet et la valeur d'usage. L'échange dans la modernité n'échappe pas encore à la référence substantielle, à l'usage de la chose; il fait partie d'un ensemble matériel qui l'empêche de se reproduire à l'infini, il est encore enraciné dans le monde et la terre en est le socle. La référence et l'enracinement, par définition, offrent toujours des perspectives de dépassement, d'aller au-delà et de revenir en-deçà. Les **gares** et les **ports** sont des lieux charnels et concrets en eux-mêmes, avec leur métaphysique du dépassement et de la transcendance, du pur et de l'impur, de la rencontre, du dépaysement, du désir d'au-delà, d'imaginaire du voyage et du péché, de liberté et de transgression : Mac Orlan, Cendrars, Borgès, Michaux etc...

champ infecte l'autre. Le viral est épidémique et contagieux. Tout est affaire de simulation orbitale, tout tourne et fonctionne, « sémiologisation médiatique et publicitaire — degré xérox de la culture » dit Baudrillard. Nous sommes entrés dans l'univers du « trans » — transéconomie, transsexualité, transartisticité... Le système est en passe, par transparence pure, chirurgie esthétique, prolifération métastatique, hypertrophie, tétanisation et inertie (issue de la centrifugation) de dévorer la société. Il n'y a plus d'événement : l'événement lui-même est produit. Nous produisons tout, nous aseptisons tout. Tout est transparent. Nous avons chassé l'impur, l'obscur, la bactérie, l'étranger microbien dans un excès de positivité transparente qui correspond à une baisse inexorable du taux de négativité. L'opération succède à l'action, la catastrophe se substitue à la crise — et dans l'incertitude de la catastrophe, rien n'advient, plus rien n'arrive. Nous produisons tout et nous ne sommes sûrs de rien. Nous avons aboli la part maudite, effacé l'impur. À mesure que la dette publique croît — en même temps que celle du Tiers Monde, nous nous débarassons de la dette de sens, de la dette vis-à-vis de l'Altérité. Ne faisant pas la part des choses, ne distinguant plus rien, nous ne faisons plus la



MAINTENANT

Plus de rupture, plus de crise, plus d'intermittence, plus de projection et de retour, nous sommes passés au continuum total, à l'euphorie opérationnelle du fonctionnement continu. Les objets se dispersent dans le décorum et la parole se dilapide dans le forum. Le vide intense s'est substitué au virulent désordre. La valeur est entrée dans le viral et le fractal : elle irradie par pure contiguïté, sans référence à un objet ou à un équivalent général, elle prolifère telle une métastase, elle contamine sans détermination tous les domaines. Dans la dispersion fractale (aléatoire, fonctionnant au principe d'incertitude) tout est commutatif, tout est interchangeable et nous sommes dans l'impossibilité d'évaluer quoi que ce soit. La valeur est le clone de la valeur. Dans la société clonique règne le processus d'indistinction et d'indétermination. Il n'y a plus d'objets ni de champs distincts : tout est transversal, tout est dans tout. Où et quand commence le voyage ? Tout tourne. Centrifugation promotionnelle de l'art et de la politique du sexe et de l'économie. Où commencent et s'arrêtent, dans le factitif et l'acte performatif, la santé, le sport, l'art, l'écologie, l'économie et le politique ? Chaque

part réservée au Dieux ou à quelque forme que ce soit de l'altérité. Dans cette situation de saturation, le sida est la seule figure du Mal. Si tout est pur, si tout obéit au système, tout lui échappe. Si tout est flux et mouvement, si tout est réglé et post-synchronisé, si tout tourne incessamment, nous nous installons dans un **tourisme perpétuel** assassin du voyage. Tout comme la bactérie nourrit nos anticorps, le voyage nourrit l'Altérité. D'un côté, l'aseptie totale nous rend impuissants devant le sida; de l'autre, le tourisme perpétuel nous rend immuno-déficitaires devant l'Altérité. Il n'y a plus de séparation, de distances, de failles — puisque tout communique. Le sida : est-ce notre manière de communiquer, d'être branchés avec l'Altérité ? Dans la société de l'excès et de la simulation pléthorique, du consensus et du fonctionnement euphorique, dans la saturation orbitale aseptisée — où trouver la route ?

Un individu branché peut-il voyager, s'extraire, couper les ponts, taillader les fils ? Cette question est l'exacte corollaire de celle-ci : l'individu peut-il fonder un site, habiter un lieu ? Le voyage c'est le **passage**. La route fait le lieu, le paysage, l'espace. Passage d'un lieu à un autre lieu, d'un ici à un ailleurs. L'échange est l'**antithèse de**

◆

« Si tout est flux et mouvement, si tout est réglé et post-synchronisé, si tout tourne incessamment, nous nous installons dans un **tourisme perpétuel** assassin du voyage. »

◆



l'échangeur qui transforme la route en réseau, l'accès en prothèse; le passage en transit, le voyage en errance, l'itinéraire en itinérance.

SOMMES-NOUS DES JACK KEROUAC ?

En Amérique, l'individu est toujours ailleurs. Il vit dans le global avant de pouvoir se référer au local. D'emblée, dans l'espace total, le transit abolit le passage, précisément parce qu'on ne fait que passer-transiter sans habiter. L'Amérique est toujours ailleurs : pur projet, volonté excessive réfractaire à tout ancrage. La réalité américaine — l'américanité, c'est de ne pas appartenir à la réalité : the **Frontier Game**, mobilité permanente, errance sans fin. N'être jamais en Amérique est une expérience proprement américaine. L'Amérique est une fiction, une projection de l'Europe qui rêve de se débarrasser de son histoire, qui rêve de se délester de ses lourds bagages, de son héritage. C'est le territoire imaginaire de la liberté. La statue de la **Liberté** ne brandit pas, en fait, une flamme, mais une épée qui tranche le monde en deux : l'Ancien et le Nouveau Monde. *Born in the USA*, dit Bruce

« **L**a route
conduit sans fin
au natal -
à la renaissance. »

Springsteen. Mais peut-on naître nulle part ? Dans l'espace américain où l'émigrant oublie le lieu natal ? L'Amérique, c'est aussi l'abondance de la **nature**, libre d'exister. Cette totale naturalisation de la nature déclenche une totale liberté de s'en affranchir. Tenant lieu de transcendance immanente, immédiate, la nature constitue l'arrière-plan métaphysique du remplissage de matérialité auquel se livre la civilisation américaine. Devenue transcendante, la nature devient paradoxalement un vide qu'il s'agit de remplir à satiété. À l'ordre de la nature correspond le chaos civilisationnel. D'où la profusion du juridique qui empêche le déchaînement chaotique.

Jack Kerouac fuit les tribunaux et le chaos en suspens. Il prend l'Amérique à son propre jeu. Il la cherche. Beatnik = Béat, celui qui cherche la béatitude, son centre, son âme. En ce sens, le Beatnik est un démolisseur de l'échangeur, un rêveur, un Européen à la recherche de l'Amérique. Le Beatnik est un vivant paradoxe : il est né en Amérique et il cherche encore le natal. La **route** conduit, sans fin, au natal — à la renaissance. L'Amérique — apprentissage de ce que naître veut dire ?

JACQUES ALEXANDRE MASCOTTO